

FRANZ CUMONT

MEMBRE DE L'INSTITUT

FRAGMENT DE BOUCLIER

PORTANT UNE LISTE D'ÉTAPES

(Extrait de la Revue *Syria*, 1925)

PARIS

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

43, RUE JACOB (VI^e)

1925

Bibliothèque Maison de l'Orient



134060

FRAGMENT DE BOUCLIER PORTANT UNE LISTE D'ÉTAPES

PAR

M. FRANZ CUMONT

Les fouilles pratiquées durant l'automne de 1922 à Sâlihiyeh, l'ancienne Doura-Europos, amenèrent la découverte de restes de boucliers, qui s'étaient conservés dans le sable remplissant une des tours de l'enceinte⁽¹⁾. Ces boucliers ovales, dont une description plus précise sera donnée dans le compte rendu des fouilles, étaient formés d'étroites planchettes ajustées, sur lesquelles on avait collé de chaque côté un morceau de cuir ou, pour mieux dire, de parchemin épais⁽²⁾. La face extérieure de ces boucliers était décorée de peintures, dont certains vestiges se sont conservés. Ces armes légères étaient cependant assez résistantes pour protéger ceux qui les portaient contre les flèches d'un adversaire. Toutefois, elles faisaient probablement partie de cet équipement de parade, réservé aux exercices de cavalerie, où l'on se servait de boucliers moins lourds, nous dit Arrien, que ceux destinés à la guerre et colorés de vives nuances pour plaire aux yeux⁽³⁾. C'est ce qui explique qu'on les ait abandonnés en évacuant la place. Il n'est pas douteux qu'ils aient appartenu à la cohorte montée d'archers palmyréniens qui tenait garnison à Doura : dans le crépi de la tour même d'où ces curieux débris ont été tirés, quatre de ces *sagittarii* avaient inscrit à la pointe leur nom avec une date⁽⁴⁾.

En 1923, nous trouvâmes encore dans cette « tour des archers » un lambeau de peau provenant d'un bouclier semblable ; mais la décoration en était mieux conservée, et il offrait cette particularité de porter le long du bord de

⁽¹⁾ La tour n° 4 du plan publié dans *Syria*, t. V, 1924, p. 29.

⁽²⁾ On en rapprochera le bouclier de bois recouvert de cuir, mais d'une forme différente, trouvé à Théadelphie et publié par GRENFELL et HUNT, *Fayûm towns*, 1900, planche IX.

SYRIA. — VI.

⁽³⁾ ARRIEN, *Tact.* 34 : Θυρεούς φέρουσιν οὐχ ὡς περ εἰς τὰς μάχας ἀλλὰ τῷ βάρει κουφοτέρους... καὶ εἰς ἡδονὴν πεποικιλμένους.

⁽⁴⁾ Cf. *Monuments Piot*, t. XXVI, 1923, p. 38.

droite une liste de noms grecs, dont un examen rapide suffit à révéler l'intérêt. Nous donnons de ce précieux débris une reproduction en couleurs d'après une aquarelle où M. Luras a rendu avec un soin scrupuleux tous les détails de l'original mutilé.

La portion qui nous est parvenue mesure 0 m. 45 de largeur sur 0 m. 18 de hauteur, et est divisée en deux par une ligne blanche recourbée, qui suivait à environ 10 cm. le bord ovale du bouclier. Celui-ci doit avoir eu une largeur d'environ 65 cm., lorsqu'il était complet. La partie intérieure, dont le fond est bleu, est censée représenter la mer, avec les navires qui y voguent. Bien que le dessin en soit fort effacé, on distingue encore nettement la coque brune et les agrès d'une grosse barque, tournée vers la gauche. La proue, comme la poupe, en est fortement relevée, et le gaillard d'arrière porte une cabine, qui était celle du capitaine ⁽¹⁾. Sous la poupe, deux grandes rames plongeant dans les flots servaient de gouvernail ⁽²⁾. Le gréement se compose d'un mât et d'une vergue transversale, qui ressemble aujourd'hui à un gros boudin noirâtre : le dessinateur a dû figurer une voile carguée le long de la vergue. Des traits rectilignes rendent les haubans qui soutiennent le mât et les cordages fixés aux deux bouts de la vergue pour la faire tourner. On distingue de faibles traces des passagers ou rameurs qui occupaient la barque.

Un second navire, semblable au premier, correspondait à celui-ci sur la partie perdue de la peau, mais il n'en reste que le bec de la proue, tournée vers la droite. Ces deux vaisseaux opposés formaient un décor symétrique.

Si le possesseur du bouclier a entendu représenter le bateau qui, nous le verrons, l'a transporté à travers le Pont-Euxin, nous avons peut-être sous les yeux une des « camares » qui naviguaient sur cette mer, barques ventruës, montées par vingt-cinq à trente marins ; on pouvait les manœuvrer dans les deux sens, et par les gros temps on en surmontait les bordages d'un toit sur lequel glissaient les lames ⁽³⁾. Mais ces « camares », dont se servaient les pirates de ces parages, devaient ressembler aux navires de guerre, c'est-

⁽¹⁾ Cf. SAGLIO-POTTIER, *Dict.*, s. v. « Navis », p. 34.

⁽²⁾ Cf. *ibidem*.

⁽³⁾ *Ibid.*, s. v. « Camara ». Cf. STRABON, XI, 2, III, 47 : « Camaras... artis lateribus, lata alvo, 12 ; p. 495 G ; TACITE, *Hist.*, sine vinculo aeris

aut ferri conexa ; et tumido mari, prout fluctus attollitur, summa navium tabulis augent, donec in modum tecti claudantur. Sic inter aquas volvuntur pari utrimque prora et mutabili remigio. »

à-dire marcher surtout à la rame, la voile n'étant que l'accessoire, tandis que, sur notre dessin, la coque n'est pas percée de rangs de sabords par lesquels auraient dû passer les avirons. Notre esquif a tous les caractères d'un vaisseau marchand, mais il n'est pas facile de lui donner son nom grec ou latin⁽¹⁾. Peut-être serait-il imprudent d'ailleurs de trop se fier à l'exactitude d'une reproduction qui a sans doute été exécutée dans un camp romain loin de la mer.

Sous ce grand navire, une barque plus petite, à peine distincte, portait quatre rameurs assis, coiffés d'une calotte noire, à moins que ce demi-cercle sombre ne soit leur chevelure; des lignes jaunes qui coupent obliquement la coque noire sont sans doute les vestiges des avirons. A l'extrême bord inférieur de la peau, on aperçoit la tête de personnages semblables, qui devaient occuper une autre nacelle, aujourd'hui perdue. Enfin, entre les deux premiers bateaux, à la partie supérieure du bouclier, on distingue des traits noirs qui ont peut-être appartenu au dessin d'un autre navire avec des rames s'abaissant vers les vagues, à moins que ce ne soit le reste d'une construction, phare ou jetée, élevée près de la côte, ou bien simplement l'image d'un récif.

Le rivage de cette mer bleue, animée par une active navigation, est marqué, nous l'avons dit, par un trait blanc, et sur la bordure rouge sont inscrits l'un sous l'autre des noms géographiques, qui forment une liste d'étapes. Cette liste, lorsqu'elle était complète, se composait, comme l'*Itinéraire d'Antonin*, d'une série de noms propres, suivis du nombre de milles qui séparait chaque station de la précédente. Malheureusement deux ou trois de ces chiffres sont seuls restés lisibles. En outre, à côté de la plupart des noms, un dessin représente une petite construction de pierre couverte d'un toit à pignon; ces toits étant peints en noir sont, dans la pensée du décorateur, recouverts de pierres plates ou d'ardoises plutôt que de tuiles. Parmi les diverses vignettes qui illustrent la *Table de Peutinger*, nous n'en trouvons guère d'analogues qu'aux lieux où s'élevait un temple, cet édifice à fronton étant ainsi figuré sommaire-

(1) Parmi tous les échantillons de la batellerie antique que reproduit la mosaïque d'Althiburus (GAUCKLER, *Monuments Piot*, XII, 1905, pl. IX-X), aucun ne répond exactement à celui-ci. Celui qui s'en rapproche le plus est la corvette (*corbita*) « *navis oneraria* » aux flancs rebondis (fig. 3, cf. 9), mais la

mutilation de la peau ne permet pas de voir si le mât de notre navire était surmonté de la corbeille d'où dérive le nom de la *corbita*. Certainement, le vaisseau de Doura s'écarte beaucoup par sa forme du vaisseau phénicien publié par M. Contenau, *Syria*, t. I, p. 30 ss. et pl. VI.

ment⁽¹⁾. Mais le décorateur de notre bouclier a entendu évidemment reproduire la *mansio*, le bâtiment où la troupe trouvait un gîte à l'étape⁽²⁾. De plus, sous les mots Ἰστρου ποταμός et Δάουδις ποταμός, deux gros traits bleus, qui aboutissent à la mer, marquent le cours des fleuves que la route traversait. Une indication semblable au-dessus d'Odessos doit se rapporter au Panysos ou Kamtchik, qui se jette dans la Mer Noire au sud de Varna⁽³⁾. Toutes ces particularités, qui rappellent la *Table*, montrent que les données géographiques qu'offre le bouclier de Doura ont été transcrites sur une carte. Nous reviendrons tantôt sur ce point important.

La première partie de notre liste donne les étapes d'une voie romaine qui est bien connue, puisqu'elle est indiquée à la fois sur la *Table* de Peutinger et dans l'*Itinéraire d'Antonin*⁽⁴⁾, et que la plupart de ses stations sont reproduites deux fois dans le *Cosmographe de Ravenne*⁽⁵⁾. C'est celle qui, longeant la mer Noire, conduisait de Byzance aux bouches du Danube. Mais la nomenclature des stations est ici moins complète que dans les autres sources, dont elle n'offre qu'un abrégé. Comme le montre la planche I, le début en est mutilé. D'un premier mot, il ne subsiste que la moitié de l'initiale, qui paraît avoir été un A avec la moitié de la lettre suivante, probablement un N. On pourrait donc compléter : Ἀνχίλιος. Mais une lettre peut avoir disparu devant l'A avec un éclat de la couleur, et la lecture la plus probable est [Π]αν[υρός ποταμός], puisque ce fleuve, nous le disions, est peint immédiatement au-dessous. Vient ensuite Ὀδεσσ[ός] pour Ὀδησσός, c'est-à-dire Varna, puis Βυβόννα. Cette station, qui manque dans l'*Itinéraire*, prend sur la *Table* la forme *Bihone*, et dans le *Ravennas Bizoi* [var. *bizor*] (p. 181, 11) ou *Bizoris* [var. *brizoris*, *bycoris*] (p. 370, 18). L'orthographe correcte en est Βιζώνη. On admet généralement à tort que ce petit port fut détruit par un tremblement de terre avant le commencement de

(1) KUBITSCHKER dans *Realencyclop.*, s. v. « Karten », col. 2141, f.

(2) On a argué de ce fait que la *Table de Peutinger* ne connaissait que des toits en pente, et non en terrasse, pour soutenir qu'elle avait été copiée dans un couvent du Nord. Notre parchemin syrien, qui présente la même particularité, fournit un argument décisif pour repousser cette conclusion aven-

tureuse; cf. KUBITSCHKER, *l. c.*, col. 2140.

(3) PTOLÉMÉE, III, 40 note après Ὀδησσός : Πανυσσῶ ποταμοῦ ἐκβολαί. Cf. PLINE, IV, 44 : « Odessus Milesiorum, flumen Panysis ».

(4) *Itin. Ant.* 227 ss. (p. 406, Parthey-Pinder).

(5) *Ravennatis Cosmographia*, éd. Parthey-Pinder, p. 181, 6 ss.; p. 370, 13 ss.

notre ère⁽¹⁾ ; il ne le fut qu'en partie⁽²⁾, et le témoignage de notre parchemin s'ajoute à celui de la *Table* pour montrer qu'au III^e siècle il survivait encore comme station de la voie militaire sur le rivage de l'Euxin.

A Bizoné succède Κάλ[λ]ατ[ις] μί(λια).. malheureusement sans le chiffre. La ville Callatis (près de Mangalia) est bien connue⁽³⁾.

Nous trouvons enfin une ligne complète avec Τομέα μί(λια) λγ'. L'orthographe du nom est singulière. L'*Itinéraire* a *Tomos* (p. 106, 3), la *Table* et le *Ravennas* donnent *Tomis* (*Rav.*, p. 181, 16 ; 370, 14) : l'un est l'accusatif de *Tomis* (-orum), qui est en latin la forme courante, l'autre le nominatif *Tomis* (= Τομεῖς) qu'on trouve exceptionnellement⁽⁴⁾. En grec, l'orthographe officielle est Τομεύς (-έως), comme le prouvent les inscriptions⁽⁵⁾, mais on trouve usité parallèlement le pluriel Τομεῖς (-έων)⁽⁶⁾. Notre variante Τομέα est peut-être un accusatif singulier employé pour le nominatif⁽⁷⁾, peut-être un neutre pluriel tiré de Τομέων.

La distance de Tomi à Callatis est de 30 milles selon l'*Itinéraire*, de 34 selon la *Table*⁽⁸⁾, généralement plus exacte. Ce dernier chiffre coïncide presque avec celui de 33, indiqué par notre bouclier. Par mer, on comptait 300 stades ou 40 milles⁽⁹⁾, la côte dessinant un arc de cercle que la route coupait. Le nombre donné dans notre liste exclut donc l'hypothèse, contredite d'ailleurs par d'autres détails, qui en ferait remonter l'origine à un périple du Pont Euxin.

Le texte se poursuit "Ι[σ]τρος ποτ(αμὸς) μί(λια) μ'. La mention d' « Istros le fleuve », à côté du Danube ne peut être due qu'à une erreur, puisque l'un est

(1) PLINÉ, H. N., IV, 11, 44 : « Terrae hiatus raptam ». MELA II, 2, 22 : « Fuit hic Bizone, motu terrae intercidit » ; ARRIEN, *Peripl. Ponti Euxini* § 35 : Χῶρον ἔρημον. Cf. *Realencycl.*, s. v. Bizone ».

(2) STRAB., VII, 6, 4, p. 349 C, Βιζώνη ἧς κατεπόθη πολὺ μέρος ὑπὸ σεισμῶν.

(3) Cf. VULIČ dans *Realencycl.*, s. v. « Kal-latis ». Récemment des fouilles y ont été pratiquées avec succès ; cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1924, p. 282.

(4) OVIDE, *Trist.*, 3, 9, 33 ; *Ex Ponto*, 4, 14, 59.

(5) *Inscr. Gr. ad. r. Rom. pert.*, I, 600 ss. Le datif Τομεῖ n° 610. Cf. Zosime, 4, 40, 1 ; Steph. Byz., s. v.

(6) ARRIEN, *Peripl.*, 35 (G. G. M., I, p. 399, 26 ss.). Cf. *Peripl. Ponti Eux.*, 71 ss. (*Ibid.* p. 420). Les formes Τόμις ou Τόμης qu'on lit dans Strab., VII, 6, 4, p. 349 ; Hierocl. 637, 4, sont des fautes de copiste pour Τομεῖς. Τόμοι dans Ptolémée, III, 10, pourrait être une retraduction du latin *Tomis*. Cependant Mela, si la tradition manuscrite est exacte, aurait écrit *Tomoe* (II, 2, 22).

(7) Cf. STRAB., VI, 5, 12, p. 348 : Τῶν περὶ Τομέα καὶ Ἰστρον τόπων ; Zosime, I, 34, 2 : Ἰστρον καὶ Τομέα.

(8) *Callatis XXII, Stratonis XII, Tomis*.

(9) ARRIEN, *Peripl.* 35 ; *Peripl. P. E.*, 73.

le nom grec, et l'autre le nom latin du même cours d'eau⁽¹⁾. L'on ne peut supposer que le nom d'Istros s'appliquait spécialement à l'une des bouches du Danube, car les textes prouvent qu'on désignait chacune de celles-ci d'une manière toute différente⁽²⁾. Le rédacteur de notre liste a confondu la ville d'Istros avec le fleuve du même nom. On donnait souvent à la cité, pour la distinguer, le nom d'*Istropolis*⁽³⁾ ou Ἰστρου πόλις⁽⁴⁾. La *Table* donne *Histriopoli* et le *Ravennas*, *Istriopolis*⁽⁵⁾. Il est probable que la carte dont s'est servi notre copiste portait en abrégé *Istropo.*, d'où pourrait être tirée aussi la forme singulière de l'*Itinéraire*⁽⁶⁾ : *Historio*, et qu'il a interprété *po* par ποταμός. Toutefois, le chiffre qu'il ajoute et qui semble bien avoir été M, répond à la distance qui sépare Tomi de la ville d'Istros, et non du cours du Danube. La *Table* donne précisément 40 milles de l'une à l'autre cité, l'*Itinéraire*, moins exact, 36. Mais d'Istropolis à l'embouchure du grand fleuve, il y a encore 60 autres milles selon la *Table* (*Ad stoma* LX)⁽⁷⁾. Le chiffre qui suivait Δάνουβις ποτ(αμός)⁽⁸⁾ a malheureusement disparu dans notre liste.

Nous franchissons donc le Danube et nous abordons une région où ni l'*Itinéraire*, ni la *Table* ne signalent plus de voies romaines. La première ville mentionnée au delà du fleuve est Tyra à 84 milles : Τύρα μί(λια) πδ'. Pour autant que je puisse la mesurer sur les cartes dont je dispose, la distance d'Akkermann (Tyra) à Ismaïl sur le Danube est d'environ 130 kilomètres, ce qui répond approximativement au chiffre de milles indiqué⁽⁹⁾. On voit que le rédacteur de notre liste, qui a supprimé dans la partie précédente beaucoup de stations secondaires, devient ici encore plus concis. L'étape réglementaire de la légion romaine était de 20 milles par jour⁽¹⁰⁾ et après trois jours de marche on accordait un jour de repos⁽¹¹⁾. Du Danube jusqu'à Tyra, on attendrait donc au

(1) *Peripl. P. E.*, 68 (G. G. M., I, p. 419) : Ἰστρου ποταμός ὁ καὶ Δάνουβις λεγόμενος, cf. *Realencycl.*, s. v. « Danuvius », p. 2103, 48 ss.

(2) ARRIEN, *Peripl.*, 35; *Peripl. P. E.*, 67.

(3) *Realenc.* s. v. « Istros » n° 6, p. 2268, 35 s.

(4) PTOLEMÉE, III, 40, 3.

(5) *Ravenn.*, p. 181, 47; 370, 43.

(6) *Itiner.*, p. 227, 2.

(7) Par mer, on comptait de la bouche méridionale du Danube à Istros 500 stades ou

66 milles 2/3; cf. ARRIEN, *Per.*, 35; *Peripl. P. E.*, 69.

(8) Sur cette forme abrégée de Δανούβιος, cf. *Realenc.*, s. v. « Danubius », p. 2103, 40 ss.

(9) Par mer, la distance était plus courte; cf. *Peripl. P. E.*, § 61 (G. G. M., I., p. 417).

(10) KUBITSCHKE dans *Realenc.* s. v. « Itinerarien », p. 2309, n. 2.

(11) AMBROSIIUS, *In Psalm.* 118, Sermo, V, 2, (Migne P. L. XV, 1251): « Triduo ambulat

moins trois *mansiones* intermédiaires, que notre soldat aurait omises, pour ne citer que la ville, où il n'avait pas seulement passé la nuit, mais séjourné un temps plus ou moins long. Mais il était probablement non un fantassin mais un cavalier, et il a pu aisément faire le trajet en deux jours.

La ville de Tyra est bien connue, notamment par un document juridique, presque contemporain de notre liste géographique, la lettre par laquelle les empereurs Septime Sévère et Caracalla confirment, en 201, à la cité le privilège de l'exemption des droits de douane ⁽¹⁾. Ce rescrit prouve qu'à cette époque Tyra faisait partie de l'Empire et était soumise au légat de Mésie inférieure ⁽²⁾.

Les lettres qui subsistent du mot suivant permettent de restituer avec certitude Βορ[υ]σ[θέ]ν[ης]. Il ne s'agit point ici du fleuve ainsi nommé, c'est-à-dire du Dniéper, mais de la grande ville d'Olbia, qu'on appelait aussi *Borysthenes* ⁽³⁾. La peau étant ici fortement lacérée, le nombre de milles fait défaut, comme pour toutes les villes qui suivent.

La première d'entre elles peut se lire sans hésitation Χερ[σ]όν[ησος]. Les marches de notre archer l'ont donc conduit jusque dans la principale ville de Crimée, où les Romains entretenaient une forte garnison (p. 11) et maintenaient une partie de la flotte de Mésie ⁽⁴⁾. Mais, comme me le fait remarquer mon ami M. Rostovtzeff, même un escadron de cavalerie pouvait effectuer ce trajet par mer plus facilement qu'en faisant un détour par l'isthme de Pérékop, et il est probable que d'Olbia à Chersonèse la voie maritime fut préférée, comme pour le transfert suivant.

Entre le grand port commercial et militaire de Chersonèse et Trapézous

exercitus, quarto requiescit die. Eliguntur civitates in quo triduum, quadriduum et plures interponantur dies... et ita sine labore conficitur iter, donec ad eam urbem perveniant quae quasi regalis eligitur, in qua fessis exercitibus requies ministretur ».

⁽¹⁾ C. I. L., III, 781 = DESSAU, *Inscr. sel.* 423 = I. Gr. Rom., I, 598. Cf. *infra*, p. 12, n. 1

⁽²⁾ Un papyrus important, qui sera bientôt publié par M. Hunt, semble prouver qu'il n'en était pas de même à la fin du 1^{er} siècle. C'est un *pridianum*, où l'on voit qu'un soldat de

l'armée de Mésie est envoyé à Tyra *in praesidio* mais *extra provinciam*.

⁽³⁾ STEPH. BYZ., s. v. : Βορυσθένης πόλις καὶ ποταμός τοῦ Πόντου... ἦν οἱ μὲν ἄλλοι Βορυσθένην, αὐτοὶ δὲ Ὀλβίαν. - PLINE, IV, 82 « Flumen Borysthenes... et oppidum ». AMMIEN, XXII, 8, 40 : « Borysthenes civitas ». Cf. l'inscription de Plautius Silvanus (DESSAU, 986) : « Chersonensi, quae est ultra Borustenen », où il peut s'agir de la ville ou du fleuve.

⁽⁴⁾ C. I. L., III, 14214 ³⁴.

(Trébizonde), qui sur la côte sud de la mer Noire était le port d'attache de la *Classis Pontica* ⁽¹⁾, les relations devaient être actives. On ne s'étonnera donc pas de trouver après *Χερσόνησος* un nom que les premières lettres ΤΡΑΠ, seules encore lisibles, permettent, sans doute possible, de compléter Τραπ[εζοῦς].

Nous voici donc transportés de la Chersonèse Taurique en Asie Mineure. La ligne suivante commence par les deux syllabes ΑΡΤΑ qui conduisent nécessairement, semble-t-il, à la restitution Ἀρτα[ζάτα] ou mieux Ἀρτα[ξίσατα], nom officiel, comme le prouve une monnaie de Commode récemment publiée, de la métropole de l'Arménie ⁽²⁾. Nous retrouvons ici le secours de la *Table* de Peutinger pour confirmer notre lecture : elle indique deux routes conduisant de Trapézous à Artaxata : l'une longeait le rivage de la mer jusqu'à Sébastopolis à l'embouchure du Phase et de la vallée de ce fleuve redescendait vers le sud jusqu'à Artaxata ⁽³⁾. L'autre, franchissant la chaîne côtière, gagnait le camp de Satala et de là se dirigeait vers Artaxata par la vallée de l'Araxe ⁽⁴⁾. La notation très concise de la fin de notre liste ne permet pas de décider laquelle des deux notre archer a suivie.

A partir de cette ligne, l'auteur du dessin, qui paraît avoir disposé de peu de place, a serré ses inscriptions en les disposant sur deux colonnes, comme le montre la *mansio* représentée au milieu de la bordure. Mais les traces de lettres qu'on aperçoit à droite sont si indistinctes qu'il y a peu de chances qu'on puisse jamais les déchiffrer avec quelque sûreté. On s'attendrait à trouver ici les étapes du chemin parcouru pour rentrer d'Arménie en Syrie. En haut un C ou un O suivi d'un I a peut-être appartenu au chiffre qui suivait Ἀρταξάτα, mais ce chiffre ne peut être σ', car il y a plus de 300 milles à vol d'oiseau de cette ville à Trébizonde. A la seconde ligne, je lis ΧΑΙ ou ΑΛΙ ou ΑΜ ; peut-être était-ce Σ]αμ[ίσατα], ou Ἀμ[ισός], ou Ἀμ[ιδά], bien que cette dernière ville n'ait guère eu d'importance avant Constantin ⁽⁵⁾. Au-dessous, trois lettres se reconnaissent à peine et paraissent avoir été μσν ou μετ. Mais tout cela est trop douteux pour permettre aucune conclusion.

⁽¹⁾ Cf. mon *Voyage archéol. dans le Pont*, p. 364 ss. et *Anatolian studies pres. to. sir W. Ramsay*, Manchester, 1923, p. 414 suiv.

⁽²⁾ BABELON, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1911, p. 363 s. ; *Revue numismatique*, XV, 1912, p. 459 ss.

⁽³⁾ Ses stations se retrouvent en partie dans le Ravennas, p. 73, 13 ss.

⁽⁴⁾ Cf. le Ravennas, p. 49, 12 ss. L'inscription CIL., III, Suppl. 13627^a, est peut-être un reste d'un milliaire de cette route.

⁽⁵⁾ AMMIEN, XVIII, 9, 1.

L'ensemble de notre fragment d'itinéraire, dans la mesure où l'on peut le reconstituer, est donc le suivant :

[Π]αν[υσός ποτ(αμός)? μί(λια)..]
 Ὀδῆσ[σός μί(λια)..]
 Βυβόνα [μί(λια)..]
 Καλ[λ]ατις μί(λια)..
 Τομέα μί(λια) λγ'
 Ἰ[σ]τρος ποτ(αμός) μί(λια) μ'
 Δάνουβις ποτ(αμός) [μί(λια)..]
 Τύρα μί(λια) πδ'
 Βαρ[υ]σ[θέν]ης [μί(λια)..]
 Χερ[σ]όν[ησος]]
 Τραπ[εζοῦς]]
 Ἄρτα[ξάτα μί(λια)..]

* *

La première question qui se pose est celle de la date de ce nouveau document géographique, exhumé des sables de Sâlihīyeh. Le fait même qu'on l'a trouvé dans une tour de l'enceinte avec les débris d'autres boucliers qui y avaient été abandonnés, rend probable qu'il servit dans les derniers temps de l'occupation de la ville par les Romains. Nous savons par une dédicace à Alexandre Sévère que la *cohors XX Palmyrenorum* y tenait garnison en 230 ⁽¹⁾, et même encore en 235, puisque les noms de l'empereur et de sa mère, leur mémoire condamnée, ont été martelés sur la pierre. Mais son séjour ne dut pas se prolonger beaucoup au delà. En 260, se place le désastre de Carrhae, où Valérien fut fait prisonnier par le roi Sapor, et l'invasion de la Syrie par les Perses. Sapor fut, il est vrai, promptement chassé au delà de l'Euphrate et poursuivi en Mésopotamie, mais ce fut par Odeinat et ses troupes palmyréniennes. Depuis cette époque, les Romains n'occupèrent plus la rive de l'Euphrate en aval de Circésium, à l'embouchure du Chaboras. Nous pouvons donc admettre, sans crainte de nous tromper, que l'armée impériale évacua Doura au plus tard en 260, et comme les marches accomplies par notre archer supposent

⁽¹⁾ *Comptes rendus Ac. Inscr.* 1923, p. 19.

nécessairement que celui-ci appartenait à cette armée, notre parchemin ne peut être postérieur au milieu du III^e siècle.

Nous aboutirons à la même conclusion si nous considérons le pays où ce fragment d'itinéraire nous conduit. La première invasion des Goths au delà du Danube et le sac d'Istros ont lieu en 238. Peu d'années après, ces barbares sont solidement établis dans le Midi de la Russie et les empereurs ont fort à faire pour tâcher, souvent en vain, d'empêcher leurs incursions au sud du grand fleuve. Le transfert d'une troupe de l'Euphrate jusqu'à Chersonèse, par Tyra et Olbia, se comprendrait mal à cette époque. Nous sommes donc amené à conclure que notre bouclier remonte à la première moitié du III^e siècle, et si l'on considère quelles furent les luttes intestines de la période d'anarchie qui suivit la mort d'Alexandre Sévère (235), il paraîtra infiniment probable que les transferts de troupes qui sont ici rappelés, furent ordonnés par un des princes de la dynastie syrienne, sous laquelle les frontières les plus reculées de l'Empire étaient encore fortement protégées.

Quelle raison peut avoir amené un archer palmyrénien à reproduire sur son bouclier une longue liste d'étapes? Faut-il croire qu'il a participé, avec une *vexillatio* de sa cohorte montée, d'abord à une expédition contre les Sarmates, puis à une invasion de l'Arménie? Nous n'avons point d'indices qu'un empereur ait, dans la première moitié du III^e siècle, entrepris cette double campagne ⁽¹⁾, mais il pourrait s'agir d'opérations de second ordre dirigées par quelque légat. Dans le cas d'une guerre, est-ce une distinction officielle qui autorisait un corps de troupes à inscrire sur ses boucliers ses marches victorieuses, comme on brode aujourd'hui sur le drapeau les noms des batailles où un régiment s'est distingué? Cette hypothèse semble contredite par les faits, car jusqu'ici on n'a retrouvé aucun bouclier portant un semblable itinéraire, et on ne lit aucune inscription sur les débris mêmes de ceux qui ont été découverts dans la tour de Sâlihiyeh, bien qu'ils aient certainement appartenu à la même cohorte que celui de notre archer. Il semble donc que nous ne puissions voir dans cette liste de noms géographiques, peinte à côté d'une mer parcourue par des navires, que le résultat d'une fantaisie individuelle. Le soldat syrien à qui cette arme appartenait a voulu rappeler le souvenir des longues étapes,

(1) Maximin porte le titre de *Sarmaticus* (on ignore d'ailleurs pourquoi il l'obtint), mais il ne combattit jamais en Arménie.

accomplies en de lointains pays avant son retour dans sa patrie, à peu près comme les alpinistes aujourd'hui font graver sur leurs bâtons la liste des cimes qu'ils ont gravies. Ces marches n'eurent probablement pas un caractère offensif; leur but fut simplement de faire rejoindre à la cohorte ou à une *rexillatio* la garnison qui lui avait été assignée. Nous savons que des archers palmyréniens servaient dans les armées romaines en Égypte, en Numidie ⁽¹⁾ et jusqu'en Bretagne. Au moins un *numerus Palmyrenorum* était cantonné en Dacie, où il a laissé plusieurs inscriptions ⁽²⁾. Quoi d'étonnant qu'on ait employé aussi ces *sagittarii* dans le Bosphore et en Chersonèse? Habités à la lutte contre les nomades du désert syrien, ils étaient propres à combattre ceux des steppes de la Russie. On n'a point, il est vrai, trouvé jusqu'ici d'inscription attestant leur présence dans ce pays, ce qui tendrait à faire croire que leur séjour y fut de courte durée.

Dès lors, notre sèche nomenclature prend une valeur particulière pour l'histoire de l'occupation militaire de cette région. Les inscriptions qui y ont été successivement découvertes, ont peu à peu révélé quelles y avaient été l'étendue et la durée de la domination romaine ⁽³⁾.

Depuis l'époque de Néron, qui fit du Pont-Euxin un lac romain, les rois du Bosphore devinrent des vassaux de l'Empire, soumis à une étroite sujétion, et les colonies helléniques reçurent des garnisons tirées de l'armée de Mésie. Peut-être celles-ci furent-elles temporairement retirées du Bosphore sous Domitien, quand les Daces devinrent menaçants, mais elles furent maintenues dans le port de Chersonèse, où se trouvaient les troupes les plus nombreuses, et bientôt Hadrien les rétablit à Tyra et à Olbia. Ces forces devaient non seulement protéger les cités grecques contre les barbares de la steppe, mais aussi, en gardant les passages des grands fleuves, Tyras, Hypanis, Borysthène, assurer la ligne de communication entre la Chersonèse et la Mésie d'où le légat étendait son commandement sur tous les postes de cette contrée. Notre itinéraire nous prouve qu'il y avait une route militaire. pourvue d'étapes,

⁽¹⁾ CAGNAT dans SAGLIO-POTTIER, *Dict. s. v.* « Sagittarii », p. 4006. Cf. l'article de M. CARCOPINO que publie *Syria*, ci-d. p. 30.

⁽²⁾ C. I. L., III, 837, 7693, 7999, 14216; DESSAU, *Inscr. sel.*, 9472.

⁽³⁾ Cf. ROSTOVZEV, *Römische Besatzungen in der Krim* dans *Klio*, II, 1902, p. 80 ss. et, plus récemment, *Iranians und Greeks*, 1922, p. 146 ss. MAX EBERT, *Südrussland im Altertum*, 1921, p. 218 ss.

tout au moins entre la rive du Danube et Olbia et qu'elle servait encore à envoyer des renforts dans la presqu'île de Crimée, au III^e siècle de notre ère. Le bouclier de Sâlihiyeh nous fournit ainsi une preuve nouvelle, qui s'ajoute à celles que nous possédions ⁽¹⁾, du maintien des garnisons romaines dans la Russie méridionale jusqu'à la fin de l'époque des Sévères ou, pour mieux dire, jusqu'à la grande invasion gothique.

La situation de l'Arménie était analogue à celle du Bosphore. L'indépendance nominale que les Romains lui laissaient n'empêchait pas le gouverneur de la province voisine de Cappadoce d'y maintenir un corps d'occupation, et, si nous interprétons exactement l'itinéraire de notre archer palmyrénien, une garnison romaine gardait encore Artaxata au III^e siècle.

On admet généralement ⁽²⁾ que Lucius Vêrus, dans sa campagne de 163 en Arménie, détruisit Artaxata et fonda une nouvelle capitale, Caenépolis (Valarshapat), non loin de l'ancienne ⁽³⁾. Mais les deux seuls textes qui parlent de la prise d'Artaxata ne disent pas qu'elle fut détruite ⁽⁴⁾ et, de fait, une monnaie frappée sous Commode et récemment publiée, montre qu'elle existait encore en 183, vingt ans après le moment où elle aurait été anéantie, et qu'elle continuait à prendre le titre de métropole ⁽⁵⁾. D'ailleurs, elle est mentionnée, nous l'avons dit (p. 8), sur la *Table de Peutinger* et dans le *Ravennas* ⁽⁶⁾, dont l'archétype

⁽¹⁾ *Tyra*: Rescrit de Sévère et Caracalla (cf. *supra*, p. 7). Dédicace en l'honneur de Sévère et Caracalla, C. I. L., III, 42.510 = DESSAU, 3.755. — *Olbia*: Monnaies à l'effigie de Septime Sévère et même de Iulia Mamaea (HEAD, *Doctr. numorum*², p. 273). Dédicace d'un soldat à Mercure en 248 ap. J.-C., ROSTOVITZEV, *Isvestiya*, X, 1904, p. 6 ss. = CAGNAT, *Année épigr.*, 1905, p. 164; cf. 1910, p. 168. ÉBERT, *op. cit.*, p. 228. — *Chersonèse*: C. I. L., III, 44.124³⁴ = CAGNAT, *Ann. épigr.*, 1903, n° 4, de 185 ap. J.-C. Cf. C. I. L., III, 43.750. La place continua à être tenue par les Romains après l'invasion des Goths. CAGNAT, *Année épigr.*, 1908, n° 178 (époque de Valens et Valentinien). — Château de Charax, en Crimée, abandonné au milieu du III^e siècle. ROSTOVITZEV, *Klio*, II, p. 95.

⁽²⁾ Même MOMMSEN partage cette opinion,

R. Gesch., V, p. 407, 1. Cf. GÜNTHER, *Beiträge zur Gesch. der Kriege zwischen Römern und Parthern*, 1922, p. 118, etc.

⁽³⁾ DIO CASS., LXXI, p. 248, Boissevain = Suidas, s. v. Μαρκίος.

⁽⁴⁾ *Vita Marci*, 9: « Gestae sunt res in Armenia prospere per Statium Priscum Artaxatis captis. » Fronton, *ad Verum*, II, 4, p. 121 Naber: « Dausara et Nicephorium et Artaxata ductu auspicioque tuo armis captasunt. »

⁽⁵⁾ BABELON, *l. c.* [p. 8, n. 2].

⁽⁶⁾ *Ravennas*, éd. Parthey. Pinder, pp. 49, 12; 73, 13. Cf. AMMIEN MARC., XXV, 7, 12. En 408, Artaxata était, avec Nisibis et Callinicum, une des places frontières ouvertes au commerce avec les Perses (*Cod. Just.*, III, 63, 4). Cf. BURY, *History of the later Roman Empire*, 1923, II, p. 3.

commun remonte à l'époque de Caracalla (p. 15). Notre itinéraire grec vient confirmer leur témoignage et il ajoute un fait nouveau. Car si nous savions que Caenopolis avait reçu une forte garnison, qui l'occupait encore en 185 sous Commode ⁽¹⁾, nous ignorions qu'il en eût été de même d'Artaxata, à moins que la « Ville-Neuve » n'ait été un faubourg de l'ancienne.

Un fait dont on n'a point tiré les conséquences qui en résultent, aurait pu montrer à quelle étroite vassalité l'Arménie était réduite sous Alexandre Sévère ; celui-ci eut dans son armée des troupes auxiliaires d'archers arméniens assez nombreuses pour qu'elles tentassent, sous son successeur Maximin, de proclamer un empereur de leur choix ⁽²⁾.

*

Il reste une dernière question à résoudre : A quelle source le possesseur de notre bouclier a-t-il puisé la nomenclature qu'il donne de villes d'Europe et d'Asie avec les distances qui les séparaient ? Cette liste aujourd'hui mutilée devait être autrefois beaucoup plus complète : elle partait probablement de la Palmyrène pour y revenir. En effet, le corps de troupes dont faisait partie ce soldat était la *Cohors XX Palmyrenorum sagittariorum* en garnison à Doura, et si l'on constate dans d'autres provinces la présence de *numeri* et *d'alaë* de Palmyréniens, on n'a découvert aucune trace de leurs cohortes montées d'archers en dehors de la Syrie, en sorte que la *vexillatio* envoyée en Russie a dû provenir de ce pays, où elle fut ramenée.

On pourrait croire que cet archer a emprunté tous les noms qu'il énumère et les nombres de milles à son carnet de route où il les avait notés. Mais l'erreur singulière commise à propos d'Istros, de ville devenu cours d'eau, comme l'ensemble du dessin avec ses *stationes*, sa mer azurée et ses fleuves bleus, qui

⁽¹⁾ DION CASSIUS *l. c.* ; C. I. L., III, 6052 = DESSAU, 394. Une nouvelle inscription, publiée en 1909, nous apprend que sous Marc-Aurèle des détachements des légions cappadociennes, XV^e *Apollinaris* et XII^e *Fulminata*, s'y trouvaient (DESSAU, 9447) et corrobore ainsi le témoignage de la première.

⁽²⁾ *Vita Alex.*, 61 ; *Trig. tyrann.*, 32 : « Alii

dicunt ab Armeniis sagittariis, quos Maximinus ut Alexandrinos et oderat et offenderat, principem (Titum) factum ». Il s'agit probablement d'une *cohors Armeniorum sagittariorum Alexandriana*. Cf. HÉRODIEN, VII, 2, 4 : Maximin emmène des archers d'Osroène et d'Arménie comme φίλοι καὶ σύμμαχοι.

rappellent toutes les particularités de la *Table* de Peutinger, indique suffisamment que l'auteur de cette curieuse peinture a reproduit grossièrement une carte géographique, qui lui servait de modèle. Il ne dut pas être difficile pour lui de se la procurer. Dans un passage souvent cité, Végèce ⁽¹⁾ recommande au général qui prépare une expédition, de se fournir d'itinéraires complets de tout le pays qui sera le théâtre des opérations : les distances des lieux y seront notées en nombre de pas et l'état des routes indiqué, ainsi que les chemins de traverse ou secondaires ; les montagnes et les fleuves y seront reproduits. De la sorte, les chefs avisés avaient sous les yeux des itinéraires, non seulement notés (*adnotata*) mais peints (*picta*), des provinces où ils devaient conduire leurs troupes. Il n'est pas douteux que les commandants de corps et les états-majors aient eu à leur disposition dans l'antiquité, comme de nos jours, des cartes routières, qui leur étaient fournies par l'autorité supérieure ⁽²⁾. Les transferts de troupes vers des régions souvent fort éloignées étaient si fréquents, que les légats, tribuns et préfets, devaient pouvoir indiquer aux détachements qui se mettaient en route l'itinéraire à suivre, avec les étapes où ils trouveraient un gîte et des vivres. L'officier recevait avec son ordre de départ les cartes qui lui permettaient d'atteindre sans encombre le but qui lui était assigné.

Ces cartes officielles devaient être partout en latin. En Orient comme en Occident, la langue de l'armée était le latin, non seulement la langue du commandement mais celle des bureaux militaires, et nous en avons trouvé la preuve en particulier à Doura-Europos ⁽³⁾. De nombreux indices montrent que la liste que porte le bouclier a été traduite d'un original latin, et qu'elle ne dérive pas de quelque œuvre hellénique. Les distances y sont données, non en stades, mais en milles romains ; le copiste grec a pris Istros pour le fleuve qu'il connaissait, mais c'était sur l'exemplaire qu'il transcrivait une cité, et le fleuve y était appelé *Danubius*, de son nom latin. *Odessus* a donné Ὀδισσός pour

(1) VÉGÈCE, III, 6 : « Primum itinera omnium regionum, in quibus bellum geritur, plenissime debet habere perscripta, ita ut locorum intervalla non solum passuum numero sed etiam viarum qualitate perdiscat, compendia, deverticula, montes, flumina ad fidem descripta consideret, usque eo ut solertiores duces itinera provinciarum in quibus necessitas gerebatur, non tantum adno-

tata sed etiam picta habuisse firmentur. »

(2) Cf. SAINT AMBROISE, *In Psalm.*, 118, sermo V, 2 (MIGNE, *P. L.*, XV, 425, 4) : « Miles, qui ingreditur iter... itinerarium ab imperatore accipit ». LAMPRIE, *Vit. Alex.*, 45. Cf. KUBITSCHKEK, *Jahreshefte des Oesterr. Archäol. Instituts*, V, 1902, p. 20 ss.

(3) *Monuments Piot*, t. XXVI, 1923, p. 41, ss.

Ὀδησσοῦς et une forme **Byzona* est devenue Βυβόνυ au lieu de Βιζώνη. Nous sommes ainsi conduits à la conclusion que notre nouvel itinéraire est une version grecque, souvent fautive, d'un document latin, qui probablement remontait en dernière analyse à une carte routière exécutée à Rome pour toute l'armée.

Or, précisément, les recherches les plus récentes sur les rapports de la *Table* de Peutinger avec le *Cosmographe de Ravenne* d'une part et avec l'*Itinéraire* d'Antonin de l'autre, paraissent avoir établi que ces deux textes dépourvus d'enluminures dérivent l'un et l'autre, comme la *Table*, d'une grande carte routière de l'Empire dressée à Rome sur l'ordre de Caracalla en même temps que la célèbre *Forma Urbis* du musée du Capitole⁽¹⁾. Notre fragment, qui est de peu postérieur à Caracalla, semble confirmer cette conclusion, car il offre un type intermédiaire entre l'*Itinéraire* et la *Table*. Il donne, comme le premier, une liste de stations avec leurs distances en milles, mais il agrémenté cette aride nomenclature d'images des *mansiones* et de dessins des fleuves débouchant dans la mer. Si ce texte illustré, unique en son genre, a vraiment, pour source, comme nous le croyons, le grand travail cartographique exécuté sous Caracalla, il permettra de s'en faire une idée plus complète qu'auparavant. La *Table* et l'*Itinéraire* ont supprimé la route conduisant du Danube à Olbia, comme le second l'a fait aussi pour celles de Dacie, parce qu'à l'époque où furent copiés les deux archétypes de nos manuscrits, ces régions, occupées par les barbares, ne faisaient plus partie de l'empire, mais sur la carte de Caracalla les voies du Bosphore, dépendant de la Mésie, ne pouvaient pas plus être omises que celles de la Dacie voisine.

Ainsi, le lambeau de peau qu'un merveilleux hasard a fait retrouver dans une tour ensablée de Doura, ne nous donne pas seulement des indications précieuses sur l'occupation militaire de la Russie méridionale et de l'Arménie au III^e siècle ; il concourt aussi avec les inscriptions des provinces frontières à nous montrer comment les Sévères ont utilisé, pour la défense de l'empire, les archers palmyréniens, dont l'adresse était renommée ; enfin, document d'un type jusqu'ici inconnu, il nous fournit des indications importantes pour l'histoire de la cartographie antique.

FRANZ CUMONT.

⁽¹⁾ KUBITSCHER, *l. c.*, p. 80 s., et *Realencyclop.*, s. v. « Karten », col. 2113-2119. Ces ré-

sultats sont acceptés et précisés par CUNTZ, *Die Geographie des Ptolemäus*, 1923, p. 137, s.



RESTE DE BOULIER ROMAIN PORTANT UN EXTRAIT DE CARTE ROUTIÈRE

(grande nature)
0,45 x 0,28 m.